

# PEUPLE TRAVAILLEUR,

JOURNAL DÉDIÉ AUX INTÉRÊTS DES CLASSES AGRICOLES ET OUVRIÈRES.

Versez l'instruction sur la tête du Peuple; vous lui devez ce Baptême.

VOL. I.

MONTREAL, MARDI, 2 AVRIL 1850.

No 10.



## ESPERANCE ET REGRETS.

CHANSON.

Ah! Je veux aimer, aimer encore, etc.

Le soleil embrasait le plain,  
Et pour éviter sa chaleur,  
Phyllis, auprès d'une fontaine,  
Exhalait ainsi sa douleur;  
"En voulant fixer l'inconstance  
Par des vœux, les larmes je couvrais,  
Sur les ailes de l'Espérance,  
Chercher les plus tristes regrets.

"Corps avait eu ma place,  
Et je le payais de retour;  
Mais, hier, une autre bergère  
A reçu ses serments d'amour;  
Pourquoi pleurer son inconstance  
Et mes vœux trop indifférents?  
Les souvenirs sans l'Espérance  
Ne sont, hélas! que des regrets.

"Tâchez d'imiter le volage!  
Aimez et changez comme lui!  
Je serais bien folle, à mon âge,  
De me condamner à l'époux;  
L'ingrat prouve que l'inconstance  
Le séduit par ses attraits.  
Mal, je me livre à l'Espérance  
Pour qu'elle éloigne mes regrets."

Albéric DEVILLE.

## NAIVETE.

En proie aux plus justes alarmes,  
Un villageois au lit de mort,  
Pleurait à chaudes larmes  
Et mandait son triste sort;  
Lors le curé: "Ne pleurez pas si fort!  
Que voulez-vous! Il faut bien que l'on meure!  
D'ailleurs, on ne meurt qu'une fois."  
"C'est bien pour cela que je pleure,"  
Repart le docteur villageois.

J.-C. ROSEN.

## L'ARCHI-IVROGNE.

CONTE.

Près d'une maison qui brûlait,  
Un soir un ivrogne passait;  
Voyant l'édifice en proie à sa douleur mortelle,  
Il lui dit: parlez donc un peu,  
Est-ce à vous la maison? Hélas! oui, repart-elle.  
Ah! c'est bon! en ce cas, permettez-moi, la belle  
D'allumer, sans façon, ma pipe à votre feu.

## INSTRUCTION POPULAIRE.

### VAUCANSON, MECANICIEN.

Jacques de Vaucanson, né à Grenoble en 1709, était merveilleusement doué du génie de la mécanique, et consacra sa vie entière à cette science.

Ses premières années ne montrèrent presque aucune trace des habitudes et des inclinations de l'enfance. Dès lors il donnait des preuves frappantes de la plus rare intelligence.

Sa mère était d'une grande dévotion; elle le menait, presque tous les dimanches, chez des dames aussi dévotes qu'elle. Un jour pendant les pieuses conversations de ces dames, le petit Vaucanson, caché dans un coin de l'appartement, s'amusait à travers les fentes d'une cloison à examiner une horloge qui se trouvait placée dans une chambre voisine. C'était la première fois de sa vie qu'il voyait un meuble de ce genre. Après quelques instants de contemplation, l'enfant se mit à étudier le mouvement de cette horloge,

et, le dimanche suivant, étant muni d'un crayon, il parvint à en dessiner la forme et à découvrir le jeu des ressorts dont il ne voyait qu'une partie. Quelques jours après, il construisait une horloge en bois dont le mécanisme était assez exact.

Vaucanson, au lieu de jouer "à la chapelle" avec les autres enfants de son âge, se plaisait à leur fabriquer des anges dont les ailes se mouvaient comme d'elles-mêmes; il faisait aussi de petits prêtres, auxquels il ne semblait manquer que la parole; car le jeune sculpteur-mécanicien était parvenu à faire exécuter à tous ces automates de son invention les principaux mouvements qu'exige la célébration du service divin.

Insensiblement les idées mécaniques de Vaucanson prenaient un essor plus hardi. Pendant un séjour qu'il fit à Lyon, ayant appris que les magistrats de cette grande ville s'occupaient des moyens d'y amener de l'eau dans les rues et d'y multiplier les fontaines, le jeune Vaucanson imagina un mécanisme dont la Saône ou le Rhône serait le moteur; mais lorsque son travail fut achevé, sa défiance de ses forces l'empêcha non-seulement de le proposer, mais même de le communiquer à qui que ce fût. Mais quelle fut son étonnement, quelle fut sa joie, lorsque, amené peu après à Paris par ses parents, il se convainquit que la fameuse Samaritaine, qu'on voyait alors sur le Pont-Neuf, avait un mécanisme en tout semblable à celui qu'il avait imaginé pour Lyon. Ce succès, quoiqu'il ne fût connu que de lui seul, lui fournit une preuve palpable de sa vocation et lui donna le courage de persévérer. Il profita de son séjour à Paris pour se livrer à des études régulières et approfondies de sa science favorite.

Alors commença la brillante et prodigieuse série des chefs-d'œuvre qui le placent au premier rang des mécaniciens. Vaucanson, quoique d'une famille noble, avait le bon sens de ne pas croire déroger en se livrant à des travaux manuels; il donnait lui-même l'exemple aux ouvriers qu'il employait; il travaillait sans relâche. Ce fut pendant une maladie causée par ses veilles laborieuses qu'il conçut et arrêta le projet de son fluteur-automate. A peine entré en convalescence, il s'occupa de l'exécution de ce projet, et réussit complètement. C'était une statuette en bois qui jouait de la flûte, et imitant exactement une statue qu'on voyait alors dans le jardin des Tuileries; cette statuette recréait l'œuvre du mécanicien. Le musicien-automate jouit de son instrument avec une précision étonnante; mais l'artiste voulait qu'il jouât avec goût, pour ainsi dire, et non comme une machine; il en vint à bout, et le jeu d'un virtuose de cette époque fut parfaitement imité. On rapporte que le domestique de Vaucanson, ayant entendu cette merveille, tomba aux genoux de son maître, croyant, dans sa crédulité naïve, qu'il avait un pouvoir égal à celui de la Divinité.

La puissance mécanique de Vaucanson alla encore plus loin. Il ne tarda pas à exposer en public un joueur de tambourin et de galoubet. Bien plus, à force d'études, il parvint à imiter quelques-unes des lois de la nature, dont l'imitation semble au-dessus des facultés

de l'homme. Il ne craignit pas d'entreprendre une sorte de création d'animaux artificiels, et produisit, pour premiers essais, deux canards qui barbotaient, allaient chercher le grain, le saisissaient dans l'auge et l'avalèrent; puis, par un arrangement de rouages intérieurs, le grain était trituré et arrivait à une décomposition complète. Vaucanson avait trouvé le secret d'imiter la digestion animale au point de tromper l'œil le plus exercé.

La renommée de Vaucanson s'était tellement agrandie que le roi de Prusse, en 1710, lui fit faire des propositions pour l'attirer à sa cour; mais notre mécanicien préféra rester dans sa patrie. Attaché plus tard au cardinal de Fleury, ce dernier lui confia l'inspection des manufactures de soies. Ces fonctions fournirent à Vaucanson l'occasion de montrer ce que son art pouvait faire pour le progrès de plusieurs métiers. Mais, dans un voyage d'inspection qu'il fit à Lyon, sa vie courut quelques dangers. Il se forma une ligue contre lui parmi les ouvriers; les uns se croyaient seuls capables d'exécuter certaines étoffes dont le dessein était alors à la mode, et tenaient leur main-d'œuvre à un prix excessif; les autres, mal conseillés sans doute, prétendaient que Vaucanson voulait diminuer l'importance de leurs travaux à l'aide des mécaniques. L'effervescence était telle qu'on ne parlait de rien moins que de tuer le mécanicien. L'étoffe qui causait surtout cette séditieuse rumeur était une étoffe à fleurs.

"Vous prétendez, dit Vaucanson en s'adressant aux ouvriers, que vous seuls pouvez faire ce dessein; eh bien! je le ferai faire par un âne."

Effectivement, la machine fut bientôt prête, et les ouvriers récalcitrants se soumièrent pour ne pas subir l'affront de concourir avec le rival à longues oreilles qu'on voulait leur opposer et qui les aurait surpassés peut-être. On peut voir au Conservatoire des Arts-et-Métiers la machine de Vaucanson, conservée telle qu'il l'avait fait construire, avec une partie du dessin qu'elle exécutait. On remarque aussi dans cette précieuse collection la machine ingénieuse et utile qui l'occupait jusque dans ses derniers instants. Cette machine est destinée à exécuter plus promptement, et avec une précision rigoureuse, la chaîne sans fin des moulins à organiser (préparer la soie). Sentant sa fin approcher, en proie à d'atroces souffrances, il pressait les ouvriers d'achever cette machine, de peur que le temps ne lui manquât pour ajouter ce présent à tous ceux qu'il avait faits à l'industrie. Il mourut le 21 novembre 1782.

Les annales de la Comédie-Française conservent le souvenir d'un aspect curieux que Vaucanson avait fait pour la représentation de la "Cléopâtre," tragédie oubliée de Marmontel. Le reptile artificiel sifflait très distinctement en s'élançant vers le sein de la reine d'Egypte. Cette circonstance, qui faisait honneur au talent du mécanicien, donna lieu à une saillie qui ne fut pas très flatteuse pour le poète.

"Que pensez-vous de cette pièce?" dit un malin du parterre à un de ses voisins qui avait écouté d'un air peu satisfait.

"Je suis de l'avis de l'aspic," répondit l'autre plus malin encore.